



Le temps de la peinture.

1717. Watteau n'a pas son pareil pour disposer dix-huit personnages au pied d'un arbre et au bas d'un tout petit tableau. Ils ont beau être disposés à touche-touche, l'espace qui les contient est on ne peut plus aéré. Qu'ils soient debout ou assis, musiciens ou danseurs, rêveurs ou caresseurs, observateurs ou bavardeurs, ils chuchotent leurs intrigues en faisant salon par groupes de deux ou trois – salons qui forment autant d'espaces divers que Watteau sait suggérer par devant et par derrière la ribambelle de poupées qu'ils composent. Que l'enchevêtrement de ses personnages y soit paradoxalement compact et aéré, voilà qui distingue Watteau de ses suiveurs. Les regards se croisent d'un groupe à l'autre sur une musique que Mozart composera un demi-siècle plus tard. Au-devant de la scène, l'héroïne fait le vide autour d'elle en écartant les plis de sa robe argentée. La contre-plongée cinématographique par laquelle on la voit suggère que les bruits viennent de cesser, les femmes ont autant de pouvoir que les hommes sur la piste de danse, c'est le bal qui commence.

2012. Mégots, confettis, jeans et bas-résille. Champagne et cheveux devant les yeux, grimaces forcées pour des souvenirs postés sur facebook, plancher des appartements haussmaniens qu'il va falloir nettoyer avant que les parents ne reviennent : la «fête de jeunes» n'avait jamais donné lieu à de grandes réussites picturales, avant que Thomas Lévy-Lasne n'entreprenne sa série d'aquarelles, explorant tous les moments d'Epinal de la fête contemporaine. De la *solitude de l'ordinateur portable qui exécute sa playlist* comme il le dit joliment, au portrait du bonhomme qui sort de la salle de bain, de celui qui a un coup de pompe ou de celui qui cuve sur le canapé, rien de manque. Comme d'habitude, les garçons ricanent et les filles gloussent. Il y a celles dont on voit la culotte et ceux qui ont le nombril à l'air. Les filles dansent pour ne pas faire l'amour, tandis que les autres dansent en espérant le faire après. Certains couples sont enlacés sur le canapé, d'autres ont préféré sortir un quart d'heure pour s'embrasser sur un banc. Chacun improvise une danse endiablée dans laquelle le Diable ne montre jamais le bout de son nez. Entre l'ennivrement et la déchéance, domine l'attente qu'il se passe quelque chose. Avec sa mystérieuse technique aux 25 couches d'aquarelle sur papier, Lévy-Lasne n'a pas seulement rendu délicate la laideur des gateaux au chocolat dont les miettes remplissent les verres en plastique qui servent de cendrier, il a saisi cette pudeur collective de nos soirées modernes dont la maxime hystérique se résume à : on va tous faire la fête, on va tous faire semblant.

De Watteau à Lévy-Lasne, les mœurs ont peut-être changé mais la vanité, que certains peintres savent encore épingleur sur la toile, demeure. En trois siècles, La gloire de la peinture a certes perdu beaucoup de plumes, mais la saisie de l'instant figure toujours un cap – il n'y a pas plus beau que le temps en peinture. Et quand je vois apparaître sur la scène de l'art contemporain les hiboux de Damien Cadio, les églises de Grégory Derenne, les forêts d'Arthur Aillaud, je ne désespère pas de la belle peinture.

Hector Obalk, Saint-Ouen, mai 2013, pour le catalogue «La belle peinture»